

A. EXERCICES DE PHILOSOPHIE

Cette partie comporte des exercices portant sur quelques opérations fondamentales de la philosophie, comme travailler son jugement, questionner, argumenter, définir ou conceptualiser et problématiser. Ces exercices sont destinés à un travail en classe.

Vous trouverez ensuite quelques textes servant de supports de départ à une discussion philosophique.

1. L'art de juger

Épicure écrivait : « Ce qu'il nous faut désormais pour la vie, ce ne sont pas des théories sans raison et des opinions vaines, mais c'est vivre sans trouble » (*Lettres à Ménécée*, trad. J. Salem, Paris, Nathan, p. 110). La philosophie est dans cette perspective un art de vivre qui repose sur un art de juger, lui-même comparable à une purge du cœur¹, comme le dira Lucrèce.

L'une des manières de pratiquer la philosophie dans sa fonction thérapeutique passe par l'art de juger. On y travaille d'une part à éclaircir et à interroger les critères de nos jugements et d'autre part à acquérir la capacité de changer de jugement. Évaluer la pertinence de son jugement et pouvoir en changer, c'est travailler du même coup sur ses émotions, car, comme le dit Épictète, « ce ne sont pas les choses qui nous attristent, mais la représentation (*dogmata*) que nous en avons ». La mort, par exemple, n'est pas triste en elle-même ; c'est le jugement que nous portons sur elle qui nous attriste. « Ce qui fait l'amertume de nos larmes, c'est qu'il n'est plus là, celui qu'on aimait tant. Mais, en soi, ce regret devrait nous sembler supportable. En effet, les absents, ou ceux qui vont l'être, tant qu'ils vivent, nous ne les pleurons pas, bien que nous soyons entièrement privés de les voir et de jouir d'eux. Le mal gît donc dans l'opinion, et nos souffrances ont pour mesure le tarif que nous leur fixons. Le remède est en notre puissance ! Regardons les morts comme absents, et ce ne sera pas nous abuser : nous les avons laissés partir, que dis-je ? envoyés devant pour les suivre » (Sénèque, *Consolation à Marcia*, chap. XIX).

L'image stoïcienne classique est celle du changeur qui vérifie l'authenticité de la monnaie. Peut-on être à l'égard de ses propres jugements tel un changeur qui vérifie chaque pièce pour déterminer si elle est vraie ou fautive de façon à lui accorder un crédit qui corresponde à sa valeur réelle ? Les stoïciens nous invitent à prendre conscience que la conviction n'est pas toujours liée à la vérité et à entretenir un rapport critique à nos propres convictions. Ils prennent une autre image, celle du poing tantôt fermement serré, tantôt s'ouvrant pour relâcher la prise. Les exercices spirituels de tri de nos représentations doivent permettre cet accommodement du degré de certitude.

I. Cartographie des certitudes – comment déserrer le poing ?

« De quoi es-tu certain ? ». Chaque élève répond à cette question et on écrit la liste au tableau. En vis-à-vis, dans une deuxième colonne, on inscrit les motifs de cette certitude. Sur quoi repose-t-elle ? Un travail peut alors se faire sur la valeur absolue ou relative de ces critères de la certitude. Qu'est-ce que je connais ? Comment le sais-je ? Les livres, la télé, mes parents, je l'ai vu de mes propres yeux, j'en ai l'intime conviction, etc. : il faut encore peser la valeur de ces moyens de connaissance.

La dernière étape est celle de l'auto-évaluation : es-tu capable de déserrer le poing, c'est-à-

¹ C'est l'organe dans lequel les épicuriens localisent le principe des émotions et des fonctions intellectuelles.

dire d'introduire un doute raisonnable dans ce que tu crois initialement en toute certitude, ou ce que tu sais, en tenant compte de ce recul critique vis-à-vis des motifs de la certitude et des limites des moyens de connaissance ?

II. Exercice de neutralisation de ses émotions négatives

1° Enjeux

Selon les stoïciens, notre émotion repose toujours sur un jugement antérieur. L'indexation de nos émotions à une activité de notre esprit que nous pourrions contrôler davantage nous donne la possibilité de la libération. Ce n'est pas seulement que la représentation peut nous tromper, mais que seule la représentation nous égare ; nous avons trouvé le lieu unique du travail de l'asservissement et délimité le seul travail utile pour se libérer : contrôler ses représentations (*chrêsis phantasiôn*). Il s'agit d'un travail quotidien par lequel le Sage tempore avec celles qui sont trop séduisantes, ou les décompose par l'analyse afin de les dissoudre. C'est qu'un lien existe entre vérité et sérénité : pour être serein, il faut que nos représentations des choses soient exactes.

Travailler son jugement, c'est alors naturellement travailler à apaiser ses angoisses ou ses colères. Les stoïciens visent l'*apatheia*, l'absence de toute passion ou émotion par le travail critique sur les représentations qui sont à la source de l'émotion. Au regard de l'époque des stoïciens, nous sommes aujourd'hui dans une époque de valorisation de l'émotion qui ne ment pas, qui nous fait vivre les choses plus intensément, etc. Ces exercices doivent donc trouver un sens, qui ne s'impose pas de la même façon aujourd'hui que dans l'Antiquité, où la passion était identifiée à une maladie et opposée à la saine raison. Quel pourrait donc bien être l'intérêt d'un tel travail de neutralisation de ses émotions ?

- Le fait que nos émotions peuvent nous couper de ce que les autres perçoivent de la réalité parfois mentalement (« il est dans son monde »), parfois par des gestes inconsidérés : un enseignant enlève un élève de 15 ans, conduit par sa passion pour elle ; un adolescent se suicide. On ne voit plus alors le réel que sous un angle, parfois très étroit et les conséquences de cette représentation très affectée et très réduite du monde sont dramatiques.
- Le fait que nous nous échappions à nous-mêmes dans l'émotion : si nous filmions une de nos colères, nous en serions peut-être bien gênés en regardant le film sans plus être dans l'émotion... L'émotion ne dit pas toujours le mieux ni le vrai de ce que nous sommes ; elle dit parfois l'erreur et l'excès.
- Les émotions ne sont pas seulement le sel ou le piment de l'existence ; elles en sont parfois le poison : une émotion douloureuse persistante peut nous empêcher de nous consacrer à autre chose, de dormir, de vivre tout simplement.
- L'émotion a également parfois des effets de contagion qui ne sont pas souhaitables : c'est peut-être parce que je suis irrité que tout va me paraître irritant. Comment limiter ces effets ?

Travailler son jugement, c'est alors travailler à apaiser ses angoisses, ses désirs extrêmes, ses irritations ou ses colères.

2° Déroulement

Voici l'exercice que vous pouvez proposer à vos élèves :

C'est un exercice qu'on fait oralement, avec toute la classe, à partir de l'une ou l'autre situation proposée par des élèves.

À propos d'une situation qui a généré chez l'un des élèves une émotion négative ou vécue comme une contrariété et dont il accepte de parler, on peut tenter de nommer l'émotion et de

retrouver le jugement qui serait à la source de cette émotion, distinguer les éléments descriptifs de la situation et voir si d'autres jugements sur cette situation seraient plus fondés, parce que davantage appuyés sur des éléments factuels précis.

Le tableau se présente comme suit :

ÉMOTION	JUGEMENT	DESCRIPTION DE LA SITUATION	JUGEMENTS ALTERNATIFS

Exemple : Vous êtes en colère en raison de l'annulation d'un rendez-vous à la dernière minute. On remplit d'abord la colonne « émotion » : vous éprouvez de la colère. Venons-en au jugement. Qu'est-ce que vous estimez au sujet de ce retard qui vous met en colère ? Ce peut être ici par exemple que vous portez un jugement identifiant cette annulation tardive à un manque de respect à votre égard. Ce jugement paraît bien légitime, sauf que... vous ne vous êtes pas assuré qu'on vous manque effectivement de respect ! Ce jugement n'est le plus souvent pas très solidement fondé, et il n'est pas non plus universel : d'autres s'en fichent ou imaginent une autre raison à cette annulation et éprouvent donc d'autres émotions lors d'une situation pourtant similaire à la vôtre. Il ne s'agit pas de vous culpabiliser en vous montrant que vous avez tort d'éprouver ce que vous éprouvez, mais de travailler le jugement sur lequel repose votre émotion pour vous en libérer parce qu'elle n'est pas agréable pour vous et pas toujours très juste non plus.

Deux choses peuvent vous permettre d'apaiser votre emportement :

1° la description neutre aussi fine que possible de la situation, qui vous met du côté de l'objectivité des représentations, plutôt que de la subjectivité d'un jugement de valeur souvent peu fondé parce que prématuré (l'émotion est rapide ; les stoïciens prennent l'image d'un coureur emporté dans son élan pour parler de l'homme ému) ;

2° la variation des jugements qu'on peut porter sur cette situation factuelle peut vous aider aussi à vous décamponner de votre jugement et de l'émotion qu'il nourrit. Si vous parvenez à voir ce que d'autres que vous voient de la situation, vous aurez pris un peu de recul, salutaire pour vous dépendre de votre colère.

Mais il faut s'ouvrir réellement à une compréhension plus large et fine de la situation pour espérer modifier son émotion.

III. Exercice de variations du jugement - « Devenir saint ou bourreau ».

Il s'agit là d'un exercice visant à se désolidariser de son jugement moral (ce qui est particulièrement intéressant lorsqu'il est culpabilisant) : êtes-vous bon? Êtes-vous méchant? De la réponse dépend une foule de conséquences. C'est en tout cas ce qu'on croit parce qu'on accorde un sens à cette interrogation. Une brève expérience peut vous convaincre aisément que cette demande, si importante en apparence, indique le rapport que vous entretenez à vous-mêmes davantage que la réalité des faits. Avant de se désolidariser du jugement moral qu'on porte sur soi-même, il importe d'en diagnostiquer la couleur : êtes-vous plus prompt à relever ce que vous avez mal fait ou au contraire à le négliger et à vous voir sous les traits d'un héros ou d'un brave type ? Êtes-vous plus prompt à vous encourager, à vous gratifier, vous louer ou vous encenser ? Ou êtes-vous plus prompt à vous dénigrer, à vous culpabiliser et vous excuser régulièrement de tous vos manquements? Voyons concrètement...

Considérez le début de cette journée. Retrouvez les moments principaux, leur enchaînement, si possible les menus détails et les pensées qui les ont accompagnés minute après minute. À partir de cette reconstitution, considérez votre attitude. Tentez de la juger. Non pas objectivement, comme si vous parveniez à prendre sur vous un point de vue objectif et neutre. De manière plus partielle et tendancieuse. Apercevez d'abord l'extrême magnanimité de vos moindres gestes. Interprétez en bonne part toutes vos cogitations intimes. Voyez comme vous avez été dévoué, attentif, altruiste, compatissant, désintéressé, modeste, efficace, humain, solidaire, charitable, respectueux, tout au long de la journée. Au premier regard, ça ne paraît pas tout à fait coller? Le but de l'expérience est que vous parveniez à considérer véritablement vos faits et gestes sous cet angle. Peu importe ce que vous avez bien pu accomplir. Vous devez parvenir à discerner dans les premières heures de votre journée - que l'on supposera plus ou moins banale - les signes évidents de votre bonté, de votre grandeur d'âme. En principe, il ne faut cesser l'exercice que lorsque vous aurez le sentiment que ce résultat est à peu près acquis. Vous pouvez alors vous repasser le film – c'est un excellent court métrage, n'est-ce pas ?

Suivez ensuite le chemin exactement inverse. Efforcez-vous de trouver, dans vos actes et vos pensées de cette matinée, les indices évidents de votre perversité légère, de votre malveillance, de votre égoïsme de fond. Parvenez à trouver, dans tout ce qui a été fait et dit, la confirmation de votre caractère médiocre. Voyez-vous en salaud. Et allez-y franchement : on veut du qualificatif sonnante, celui qu'on ne voudrait jamais assumer pour soi-même. Sans plus de raison que vous voyiez en chic type, mais avec non moins de vraisemblance si possible. [il est utile que l'animateur ici propose un exemple personnel].

Dans le *débriefing* de l'exercice ou dans sa présentation, il est intéressant d'insister sur la notion de rapport à soi et sur son importance dans la philosophie ancienne : ce qu'on soigne, c'est le rapport qu'on entretient à soi, aux autres et à la réalité. S'il y a une éthique possible et que nous sommes capables de nous transformer nous-mêmes, c'est parce que nous avons un rapport à nous-mêmes qui est modulable et non fixé une fois pour toutes. Nous avons certainement un pli premier, une inclination vers le dénigrement ou la satisfaction, et il est intéressant d'en prendre conscience – c'est un premier enjeu de cet exercice. Mais l'enjeu décisif, c'est de pouvoir en *jouer* pour ne tomber dans aucun des extrêmes de jugements trop négatifs ou trop positifs de soi-même. Il est intéressant à la fois d'entretenir un rapport de soutien à soi-même, de contentement, plutôt que de culpabilisation, mais il est aussi intéressant d'en avoir conscience comme d'un rapport qu'on *entretient* (activement, volontairement) à soi et qui n'est pas la réalité de soi, ni de ce qu'on a dit ou fait. L'exercice sert aussi à montrer que le rapport à soi est une question de regard qu'on porte sur soi et que la valeur de vérité de ce regard est nulle ou, en tout cas, doit être sérieusement remise en question. On n'a pas plus « raison » de se voir comme ange que comme démon.

(Exercice inspiré de R.P Droit, *101 expériences de philosophie quotidienne*, p. 143-144).

IV. Éprouver les rumeurs-travailler les préjugés

Cet exercice vise à faire prendre conscience des idées préconçues véhiculées par chacun d'entre nous, mais aussi de la fonction à laquelle elles répondent.

A) Proposer quelques exemples de préjugés (idées toute faites) :

- 1 Les Américains sont obèses.
- 2 Les Africains ont le rythme dans la peau.
- 3 Les hommes ne pleurent pas.

Demander aux élèves d'en trouver d'autres.

B) Qu'est-ce qui fait que toutes ces phrases sont des préjugés ? Quel est leur point commun ? Pour chaque exemple, chercher sa fonction (rassurer, faire rire, discriminer, imposer une norme etc.) :

À quoi sert-il de dire que les hommes ne pleurent pas ?

À empêcher un garçon de pleurer.

Pourquoi vouloir empêcher un garçon de pleurer ?

Pour imposer une norme : faire penser qu'un garçon est anormal s'il pleure.

2. Le questionnement

I. Quelques catégories de questions

Nous avons souligné dans la première partie l'importance du questionnement en philosophie et évoqué sa fonction première, à entretenir : avoir au monde et aux évidences un rapport de curiosité et d'étonnement. Nous vous proposons ici un travail un peu plus méthodique sur les types et formes de la question : vraie ou fausse (oratoire), avec ou sans présumé, fermée ou ouverte, personnelle ou philosophique ? Il est parfois capital de diagnostiquer à quelle question nous avons affaire. Quelques précisions sur ces catégories de question :

Vraie question vs fausse question (question orientée vers une réponse attendue)

- Une vraie question n'induit pas de réponse. Elle maintient l'alternative. (Elle n'oriente pas la réponse).

Ex. : La philosophie est-elle utile ?

- Une fausse question induit une réponse. Elle favorise l'un des 2 pôles de l'alternative (elle oriente la réponse).

Ex. : Ne pensez-vous pas que la philosophie est utile ?

Question avec ou sans présumés.

Un présumé est une affirmation contenue dans la question, affirmation qu'il faut donc supposer vraie pour répondre à cette question. « Dieu a-t-il une barbe » suppose par exemple que Dieu existe, qu'il est plutôt à l'image d'un homme (que d'une femme ou d'un autre être vivant).

Question personnelle vs question philosophique

- Une question personnelle s'adresse à nous en tant que personne singulière. Elle s'adresse à Tartempion ou Machin-chose.

La réponse qu'appelle ce type de question s'enracinera inmanquablement dans l'histoire, l'existence particulière de Tartempion ou Machin chose.

- Une question philosophique s'adresse à nous en tant qu'être humain. A travers nous, elle s'adresse à tous les autres humains. Elle porte une dimension universelle. Elle s'adresse à la raison universelle en nous. Elle s'adresse à l'« existentialité exemplaire » que nous représentons.

La réponse qu'appelle ce type de question comportera un certain degré de généralité, elle tendra à une certaine universalité.

Remarque : cette distinction est plus compliquée qu'il n'y paraît. Ce n'est pas parce qu'une question contient un pronom personnel (comme « je » ou « il ») qu'elle est forcément non philosophique. « Que puis-je espérer ? » est bien une question philosophique. Par ailleurs, il faut peser l'intérêt de tel ou tel pronom (« je » ou « on », par exemple) au regard des objectifs que l'on poursuit. Si le « on » semble a priori ouvrir vers plus de généralité, il peut aussi empêcher l'incarnation et l'investissement dans la question. Le « je » peut ainsi bloquer les réponses au niveau des avis individuels, mais il peut aussi favoriser l'investissement et l'appropriation de la

question par chacun. Le travail de l'animateur est alors ensuite de construire le collectif, de viser la généralisation. Le « on » risque par ailleurs aussi d'orienter la question vers un regard tout fait (« la société veut que », « les gens pensent que »). La question n'est plus la même et il faudra traiter les réponses autrement.

Question ouverte vs question fermée

- Une question fermée est une question qui appelle une seule réponse, comme oui ou non, vrai ou faux et qui peut se satisfaire de cette réponse.

- Une question ouverte est une question complexe qui admet une pluralité de réponses crédibles. Même si on peut, dans un premier temps, y répondre par oui ou non, cette réponse première n'épuise pas la question, elle en appelle à une argumentation. (« Pourquoi 'oui' / 'non' ? »)

Exemple : L'être humain peut-il être heureux ? A cette question, une réponse par oui ou par non ne suffit pas. Elle maintient l'interrogation ouverte, en attente... Elle en appelle à une argumentation. Il s'agit donc d'une question ouverte.

Exercice

Pour la liste de question suivante, détermine s'il s'agit de vraies ou fausses questions, avec ou sans présupposés, philosophique ou personnelle, ouverte ou fermée :

1. L'amour existe-t-il ?
2. Jusqu'où irait-elle par amour pour moi ?
3. Jusqu'à quel point l'amour mérite-t-il qu'on se batte ?
4. Ne pensez-vous pas que les hommes et les femmes aiment différemment ?
5. Puis-je savoir s'il m'aime ?
6. Puis-je savoir si Martin m'aime ?
7. M'aime-t-il ?
8. Puis-je savoir si j'aime ?
9. Crois-tu sincèrement que l'amour existe ?
10. Qu'est-ce qu'aimer ?

II. Deux niveaux de saisie d'une question : analyse interne et externe de la question

L'analyse interne considère la question en elle-même, le sens de ses termes, la cohérence propre de la question et ses présupposés intrinsèques. L'analyse externe s'intéresse au contexte dans lequel la question se pose et aux présupposés contextuels, aux expériences et aux problèmes concrets dans lesquels elle prend place, qui spécifie son sens et manifeste son intérêt vital.

1° Analyse interne

Le principe de toute analyse (et le sens du verbe en grec), c'est de découper ou décomposer un énoncé en ses diverses composantes pour en saisir le(s) sens, sans rien y ajouter d'extérieur. Analyser un énoncé ou une question est donc bien un examen « interne » de ceux-ci, qui permet de déterminer plus précisément le sens des termes, la cohérence de l'énoncé et les éventuels présupposés qu'il contient en propre.

Exemple d'analyse : « Peut-on avoir raison contre les faits ? ». Pour répondre à cette question d'un BAC français en sciences, l'analyse est particulièrement utile, en raison de la polysémie des termes.

« Avoir raison » ? Ce peut être dire quelque chose qui est vrai. Mais aussi faire quelque chose qui est juste. Est-il possible que la position isolée de celui qui se dresse devant un char pour

s'opposer à un régime soit la position juste ?

Les « faits » ? Qu'est-ce qu'un fait ? Est-ce qu'un fait peut exister en dehors de toute mesure, collation ou enregistrement ? Ou bien est-ce qu'un fait, c'est quelque chose qui est établi (par une machine qui mesure ou par une collectivité qui se met d'accord ?). Pour cet exercice, il est intéressant de noter les implications des différents sens sur la façon de répondre.

« Peut-on » ? Question de la possibilité réelle : est-ce que ça pourrait arriver ? Ou bien morale : a-t-on le droit ? Etc.

Selon les différents sens de ces termes, la question trouvera des réponses différentes. Ne pas analyser, c'est s'exposer à ces différences de réponses, sans en comprendre la source. Analyser, c'est ici une occasion de problématiser la question en conceptualisant les termes, c'est-à-dire en somme de différer la réponse pour envisager les différentes pistes qui s'offrent à nous.

Un autre élément de l'analyse interne est l'examen des présupposés de la question².

L'analyse interne peut prendre un certain sens quand les éléments contextuels sont trop présents. La question « M'aime-t-il » par exemple ne peut être réellement une occasion de penser que si on prend la distance réflexive nécessaire à la pensée. On peut postposer la réponse anecdotique à cette question (mais oui, t'as vu comme il t'a regardée tout à l'heure en géo) en questionnant notamment ses présupposés : peut-on savoir que quelqu'un nous aime ? Comment ? Aimer, qu'entend-on par là ? Etc.

2° Examen externe

L'analyse externe d'une question cherche plutôt à évaluer dans quel contexte la question se pose ; une question est en réalité souvent suscitée par un contexte singulier, qui détermine un sens particulier. Le contexte peut-être donné d'emblée ou à construire pour donner plus de force ou d'intérêt à la question. La question « M'aime-t-il ? » est initialement pleinement contextuelle : elle concerne telle situation précise, avec des enjeux singuliers (c'est X, qui se soucie de savoir non pas en général s'il est aimé et comment il pourrait le savoir, mais si Y l'aime ou pas). La question « L'amour existe-t-il ? » a au contraire besoin d'être contextualisée pour prendre une épaisseur problématique. C'est une question un peu gratuite et un peu scolaire sans cela. Mais si je me la pose quand il ne me semble pas si évident que mes diverses relations soient bien réellement porteuses d'amour et que je me retourne vers ma vie passée pour évaluer si oui ou non tout au long du chemin qui m'a conduit de l'enfance à l'âge adulte, il y a bien eu des preuves d'amour et non pas d'autre chose un peu différent, cette question prend une épaisseur donnée par l'expérience et le contexte qui est celle d'un problème existentiel qui vaut la peine d'être pensé pleinement.

On peut ainsi évaluer les présupposés contextuels ou le cadre plus large qui permet de sérier les problèmes divers qui se posent à travers une question ciblée et les préconceptions qu'elle draine avec elle.

Exemple : Ai-je besoin de l'école pour apprendre ? L'un des présupposés internes est : l'école est un lieu d'apprentissage. Les présupposés contextuels, qui concernent plutôt le cadre externe, dans lequel cette question est prise, peuvent être questionnés : quelles sont les fonctions de l'école ? Apprendre est-il réellement l'une de ses fonctions ? Faut-il apprendre ? L'être humain a-t-il un désir naturel d'apprendre ? (puisque il semble acquis dans la question initiale qu'il vaille la peine d'apprendre et qu'on cherche juste si l'école est bien un lieu pour ce faire).

On peut ainsi passer toute question à ces deux grilles d'examen, interne et externe.

² Vous trouverez p. 18 de ce syllabus un exercice de détection des présupposés d'un énoncé. C'est pareil

IV. Identification des registres

Parmi les questions ci-dessous, lesquelles sont d'ordre philosophique (P), des questions de fait (F), scientifiques (S), technique (T) ou juridique (J) ?

Justifiez votre réponse, en particulier si vous attribuez à la même phrase plusieurs qualificatifs. Il n'est pas utile de définir au préalable ce qu'est la philosophie. C'est après coup, parce qu'on pense telle ou telle question plutôt philosophiques, qu'une telle définition peut être élaborée, par la mise au jour des préconceptions en jeu dans cette catégorisation.

1. Pourquoi le mal ?
2. Quel est l'écart moyen de salaire entre un homme et une femme
3. Peut-on apprendre à mourir ?
4. Le rap et le tag peuvent-ils être de l'art ?
5. Lors de la formation de l'univers, quel a été le mécanisme du Big Bang ?
6. Comment stocker, sans danger pour l'environnement présent et à venir, les déchets nucléaires ?
7. Pourquoi la femme devrait-elle être l'égale de l'homme ?
8. Quel est le philosophe qui a dit : 'l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant' ?
9. Comment être heureux ?
10. Qui doit être le père de l'enfant qu'une femme a eu avec son amant ?
11. Comment un homme pourrait-il être enceint ?
12. Les fichiers informatiques sont-ils une menace pour les libertés ?
13. Peut-on vivre séparément sans être juridiquement divorcés ?
14. Le Christ a-t-il historiquement existé ?
15. Peut-on avorter ?

(Inspiré de M. Tozzi, *Penser par soi-même*)

3. L'argumentation

I. Définition : qu'est-ce qu'argumenter ?

Argumenter et persuader

Il faut distinguer (comme le faisaient les rhéteurs de l'Antiquité) *l'argumentation*, qui implique de convaincre rationnellement, et la *persuasion*, plus affective. Le meilleur argument n'est pas toujours le plus efficace, ni celui qui effectivement convainc le plus : le moteur de la conviction n'est pas toujours la qualité d'un argument. L'émotion joue souvent dans la persuasion, là où l'argumentation table sur la raison. L'intérêt du parti pris de la raison tient à la liberté laissée à l'autre, considéré comme un être rationnel à qui on délivre le fond de ce qu'on croit être vrai. Il y a au contraire dans la persuasion une tentative de contourner le libre choix de l'autre pour rendre mécanique et inévitable son accord, en le manipulant.

L'état d'esprit n'est pas le même : persuader, c'est tenter de l'emporter à tout prix ; argumenter, c'est chercher la raison la plus valable, même si, pour ce faire, il faut admettre qu'on s'est peut-être trompé. Dans la persuasion, on cherche le succès, dans l'argumentation, on cherche la vérité.

L'argumentation comporte l'idée d'universalité : ma situation personnelle, mon avis propre ne sont pas de bons arguments s'ils ne sont pas élevés à un niveau de généralité qui me permet de rendre compte de plus que de mon avis propre.

Argumenter, c'est proposer des éléments de preuve qui soutiennent et contribuent à valider une idée. L'objectif de l'argumentation peut être de se faire une idée plus nuancée et mieux fondée ou de communiquer à quelqu'un d'autre une idée en lui donnant des raisons solides pour s'y rallier.

II. Évaluer l'argumentation

L'argumentation se présente sous la forme d'un raisonnement : les prémisses (qui sont les arguments) fondent la conclusion (à savoir l'idée qu'on cherche à soutenir par des arguments). Si on veut évaluer l'argumentation, en réalité, il faut donc évaluer le raisonnement, les prémisses et la conclusion tirée de ces prémisses.

La première chose qu'il est nécessaire de clarifier, c'est que la conclusion se présente sous la forme d'un jugement. Ce qu'il faut argumenter, c'est une idée, c'est-à-dire un type de proposition que les logiciens appellent un « jugement ». Mais qu'est-ce qu'un jugement ? Attention, par « jugement », on n'entend pas ici le sens habituel du mot. Un jugement est une proposition qui affirme quelque chose. Une question du type « Comment vas-tu ? » n'affirme rien et ne sont donc pas susceptible d'être vraie ou fausse, contrairement à tout jugement. On ne doit donc pas bannir le jugement, comme s'il était une marque d'irrespect, mais vérifier que diverses formes de jugement sont bien toutes fondées sur des prémisses valables et un raisonnement correct. Pierre Blackburn propose dans *Logique de l'argumentation* (éd. du renouveau pédagogique, 1994) une distinction intéressante entre trois types de jugements différents : le *jugement d'observateur*, plutôt descriptif (ex : « C'est un marteau noir au manche en bois. »), le *jugement d'évaluateur*, qui qualifie positivement ou négativement une situation ou une chose (ex : « C'est un bon marteau. »), le *jugement de prescripteur* qui semble lié à une action (ex : « Enfoncer ce petit clou qui dépasse de la chaise éviterait de se blesser. »). Tous ces jugements sont susceptibles d'être fondés par une argumentation, et pas seulement le jugement d'observation.

1° Le jugement d'observation

Le jugement d'observation paraît souvent plus facile à argumenter parce qu'objectivable ; il est fondé sur diverses sources qui peuvent être évaluées et des faits concrets dont la réalité ou l'interprétation peut être questionnée. Ce jugement peut reposer effectivement sur l'observation minutieuse de ce qui se passe. Il peut aussi reposer sur des chiffres ou des enquêtes scientifiques sur lesquelles vous vous appuyez. Il peut reposer sur un savoir institué, une autorité reconnue ou un témoignage que vous pouvez juger fiable.

2° Le jugement d'évaluateur

Ce jugement à tendance « objective » s'oppose au jugement évaluateur, qui paraît davantage découler du choix subjectif. Mais il serait trop rapide d'imaginer qu'un jugement sur le bon et le mal ne peuvent être solidement argumenté.

Exemple :

- « C'est un bon marteau.
- Pourquoi dis-tu cela ?
- Un marteau a pour fonction de permettre de clouer.
- Évidemment.
- Un bon marteau est un marteau qui possède des caractéristiques lui permettant de bien remplir sa fonction.
- D'accord.
- Pour bien clouer, il faut qu'un marteau soit assez lourd et qu'il soit solide. Ce marteau est assez lourd et il est solide. Par conséquent, c'est un bon marteau.

– Tu m’as convaincue »³.

Il est fréquent de penser qu’une discussion rationnelle ne peut pas avoir lieu ou ne peut pas aboutir lorsque des jugements d’évaluation sont en cause. On confond alors jugement d’évaluation et goûts personnels et, comme « les goûts ne se discutent pas », on conclut que ces jugements ne devraient pas se discuter. Or, comme le montre l’exemple, on peut très bien argumenter de façon claire, constructive et objective à propos d’un jugement d’évaluation. Voyez comment il a été procédé dans cet exemple : il a fallu clarifier les critères du bon concernant un marteau – clarifier le sens dans lequel on entend le terme initial (marteau dans l’exemple), ou le jugement qu’on porte sur lui (bon pour un marteau) permet souvent de faire tomber les désaccords ou les incompréhensions.

Les argumentations qui relèvent de l’éthique et de la politique sont souvent des jugements d’évaluation. Si les prémisses portant sur des faits peuvent constituer des éléments de preuve, elles ne suffisent pas à fonder la conclusion. Autrement dit, si l’on veut argumenter une position éthique ou politique, il faut non seulement argumenter sur les faits, mais aussi sur les valeurs. On ne peut par exemple se contenter de dire que la peine de mort est une bonne chose simplement en argumentant du fait qu’elle est dissuasive, parce que l’objectif de dissuasion doit être confronté à d’autres objectifs potentiellement plus légitimes. Cette prémisse peut seulement nous mener à la conclusion que la peine de mort est efficace, mais pas qu’elle est bonne. Il faut alors se demander si ce critère de l’efficacité est acceptable pour juger de la « bonne » solution.

3° Le jugement de prescripteur

Ce sont des jugements qui conduisent à agir. Ils sont particulièrement intéressants dans le cours de la vie quand on doit se déterminer à faire ou ne pas faire telle ou telle chose. La complication vient ici de l’emboîtement des jugements qui rattache un jugement d’action tout simple à un précepte plus fondamental qu’il faut mettre au jour et évaluer. Par exemple, si je pense que je dois me lever tôt demain matin, c’est que j’estime que je dois arriver à l’heure au boulot. Si j’estime que je dois arriver à l’heure, c’est que je pense que c’est important pour garder mon travail. Si je veux garder mon travail, c’est qu’il me ramène de quoi vivre décemment. Nous en arrivons ultimement aux conditions de mon bonheur telles que je peux les percevoir : je dois être en mesure de me procurer ce que je désire pour être heureux.

Chacune de ces étapes pourrait être en réalité soigneusement évaluée, mais nous voyons bien que généralement, nous avons à décider rapidement de beaucoup de choses et qu’on ne prend pas le temps nécessaire à cet examen. Ce qui signifie par ailleurs aussi qu’on ne discute généralement pas des principes fondamentaux sur lesquels nos décisions concrètes reposent ultimement – absence qui peut s’avérer pourtant vraiment malheureuse. Parce que ça signifie que le fond à partir duquel nous décidons de choses très quotidiennes est un fond de principes ininterrogés, entourés d’une évidence aveugle.

La première démarche rationnelle lorsque vous vous trouvez confronté à un jugement prescripteur, est d’envisager le jugement de valeur implicite sur lequel il repose. Prenons par exemple ce jugement : « Il y a des enfants qui ont des difficultés d’apprentissage (*jugement descriptif, d’observateur*). On doit les retirer du système scolaire (*jugement prescriptif, prônant une action liée au premier jugement*) ». Il est d’abord important de sérier les jugements : le premier jugement peut être discuté chiffres à l’appui. Il n’engage pas encore le second, du moins il en est une condition, mais il ne détermine pourtant pas la prescription puisqu’elle repose au contraire sur un jugement de principe caché, implicite, qui peut être différent d’une personne à l’autre. Le jugement implicite sous la prescription pourrait être ici : nos moyens financiers pour assurer

³ Pierre Blackburn, *Logique de l’argumentation*, Québec, éd. du renouveau pédagogique, 1994, p. 98.

l'éducation sont limités, autant les consacrer à ceux qui réussissent. Mais voyez qu'un jugement implicite tout à fait inverse pourrait conduire à une toute autre prescription basée sur le même constat : il y a des enfants qui ont des difficultés d'apprentissage. On doit leur consacrer plus de ressources qu'aux autres, un encadrement plus serré et plus spécialisé, etc. Le jugement implicite serait ici : peu importe les moyens financiers à mettre en œuvre, il faut s'assurer que tous les enfants parviennent à un même niveau d'éducation.

III. Rôle de l'objection dans l'argumentation

L'objection a un rôle heuristique utile dans la recherche d'une argumentation soignée. On considère souvent à tort qu'une objection suffit à faire tomber l'idée qu'elle soutenait. C'est faux : elle conduit à amender l'argument peut-être plus que l'idée. S'il faut tenir compte de l'objection, la seule façon n'est pas de renoncer à l'argument : on peut aussi le nuancer, le préciser, le corriger.

Exemple :

- « Les lois sur la conduite en état d'ébriété sont mauvaises.
- Pourquoi ? (*Demande d'un argument précisément*)
- Es-tu d'accord avec l'idée qu'une loi est bonne si elle a les caractéristiques qui lui permettent de bien remplir sa fonction ? (*Définition des critères d'une loi bonne*)
- Non, si un gouvernement désire faire de la discrimination à l'endroit d'un groupe de citoyens et qu'il promulgue une loi lui permettant de le faire, je ne dirais pas que c'est une bonne loi, même si elle a les caractéristiques qui lui permettent de bien remplir sa fonction. (*Objection*)
- Je suis d'accord avec toi. Bon... Serais-tu d'accord avec l'idée qu'une loi est bonne si elle a les caractéristiques qui lui permettent de bien remplir sa fonction et si le but poursuivi par la loi est acceptable ? (*Correction qui amène à préciser ces critères*)
- Je pense que non... Serais-tu d'accord pour dire qu'une loi est bonne si elle permet que l'on torture les citoyens pour les dissuader de battre les enfants ? (*Nouvelle objection*)
- Non... évidemment... Je dois modifier mon analyse... Pourrait-on dire qu'une loi est bonne si elle a les caractéristiques qui lui permettent de bien remplir sa fonction, si le but qu'elle poursuit est acceptable et si les moyens qu'elle préconise sont eux aussi acceptables ? (*Nouvelle correction qui conduit à préciser davantage encore les critères d'une loi bonne*)
- Je crois que oui ». (*Accord. On peut poursuivre la réflexion pour appliquer les critères d'une loi juste en général à cette loi en particulier dont on discutait ici.*)

Comment faire ensuite pour prolonger la réflexion sur les lois portant sur la conduite en état d'ivresse ? Envisager quels sont ses buts, s'ils sont acceptables, ses moyens, s'ils correspondent effectivement aux fins et s'ils sont pareillement acceptables».

Ce rôle fondamental de l'objection dans la construction d'une argumentation de qualité a conduit les Anciens à considérer qu'argumenter dans une discussion à deux (ou à peu de gens) était nettement préférable à la situation d'argumentation continue d'un orateur devant un auditoire massif et passif. Dans une discussion, il est normal de tenir compte des réactions, hésitations, dénégations de l'interlocuteur. Il faut prouver le point contesté, on ne peut pas juste l'esquiver, il faut comprendre les raisons de la résistance et accepter de réévaluer à la fois ses arguments et son idée à leur lumière. C'est là qu'on passe à la **dialectique**, nettement supérieure donc à l'*argumentation*, parce que mieux adaptée à la recherche de la vérité et distincte donc de la recherche de la persuasion. On ne cherche pas à avoir raison, ni à l'emporter donc, mais à trouver la réponse ou la solution la plus juste.

IV. Critique interne-critique externe

Les raisons des désaccords sont multiples, parfois nous ne sommes pas d'accord avec une idée simplement parce qu'elle est proposée par une personne qui nous déplaît, parfois nous ne

prenons pas le temps de réfléchir, il est question d'un sujet qui nous tient à cœur et nous sommes emportés par nos émotions, nous sentons ou nous ressentons avant de penser.

Nous avons souvent tendance à proposer une autre idée pour s'opposer à l'idée que nous propose une personne, car nous préférons nous exprimer plutôt que de prêter attention à ce que l'autre nous dit. Ce faisant, nous proposons souvent une critique externe : je ne suis pas d'accord avec toi, non parce que ce que tu dis comporte des erreurs ou des imprécisions, mais parce que je pense autre chose. Prenons un exemple : « Êtes-vous pour ou contre l'adoption par un couple homosexuel ? » Prenons un argument contre : « L'adoption par des parents homosexuels ne devrait pas être autorisée car un enfant a besoin d'un modèle masculin et féminin pour se construire, d'autorité et de douceur. » Une critique externe de cet argument serait de dire que l'adoption devrait être autorisée car, si le mariage est accordé, le droit de fonder une famille doit l'être aussi. On examine ici la question à partir d'un autre point de vue.

Il existe une autre possibilité de critiquer cet argument : la critique interne, qui prend en compte l'argument auquel elle objecte sans apporter une nouvelle idée et sortir du cadre qu'elle offre. Dans l'exemple cité plus haut, voici quelle serait une objection possible : « L'adoption devrait être autorisée car s'il est vrai qu'un enfant a besoin d'un modèle masculin et féminin, ces modèles ne sont pas liés à la différence des sexes biologiques, la différence entre deux individus est suffisante pour incarner ces modèles quel que soit leur sexe. » Pour vous tester, tentez de formuler une critique interne et une critique externe à l'argument suivant : « Un prisonnier peut être libre, parce qu'il est libre de penser et d'imaginer ce qu'il veut. »

1° Exercice de critique interne – le questionnement mutuel

L'exercice se déroule par petits groupes de trois. Chacun suivant la consigne initiale et communiquant ensuite sa feuille aux deux autres.

A. Nommez une chose que vous trouvez immorale et que la plupart des gens acceptent pourtant. Ou inversement une chose que vous trouvez morale et que la plupart des gens trouvent immorale. Donnez un argument pour défendre votre jugement. Chacun par écrit en distinguant nettement le jugement et son argumentation (même géographiquement sur la feuille).

B. Faites circuler les feuilles. Les autres participants sont invités à formuler des critiques internes. Attention ! Il s'agit bien de s'intéresser aux arguments et non à la thèse qu'ils soutiennent. Ce sont les arguments que vous évaluez selon trois critères *d'acceptabilité des prémisses* (une prémisses peut être fausse ou inexacte, un contre-exemple peut invalider une idée générale, etc.), *de pré-supposés/sous-entendus* contenus dans les prémisses qui doivent être examinés et *de suffisance* (le lien entre les prémisses et la conclusion est bon). Un conseil pratique : commencez par « Oui, mais... » et formulez ensuite votre objection sous la forme d'une question dont l'enjeu critique est d'accompagner la pensée de l'autre pour la fonder plus solidement et non pour la réfuter.

C. Au terme de ce tour, vous récupérez chacun votre feuille : pouvez-vous corriger votre réponse pour rencontrer les objections qui vous sont adressées ? Attention cette dernière phase n'a de sens que si les objections sont solides (un pré-supposé réel et qui mérite d'être interrogé l'a été, un contre-exemple contredit effectivement une idée que vous défendiez, on a souligné une faille, interrogé l'autorité sur laquelle vous vous fondiez, etc).

2° Travail de critique externe – l'Argumentation par champs

L'intérêt et l'avantage de la critique externe consciente est de confronter une argumentation à une autre sur base de critères différents, sans pour autant risquer un dialogue de sourds.

Il s'agit dans cet exercice d'interroger le registre de preuves sur lequel s'appuie l'argument.

Prenons l'exemple d'un débat un peu délicat à mener sur la peine de mort – sous la forme binaire d'une position à prendre pour ou contre. Chacun tranche, oui ou non, et argumente sa réponse. L'exercice consiste ensuite à interroger le champ auquel appartient l'argument :

- Est-ce un argument *technique* qui vise à trouver le meilleur moyen d'atteindre un objectif jugé bon ? Par exemple, « je suis pour la peine de mort parce qu'elle est la plus dissuasive ».
- Est-ce un argument *économique*, fondé sur la rentabilité ? Par exemple, « je suis pour la peine de mort parce qu'elle coûte bien moins à l'État ».
- Est-ce un argument *éthique* qui vise à trouver une justice, un équilibre ? Par exemple, « Je suis pour la peine de mort parce que l'État a le devoir d'assurer la sécurité de ses membres, et qu'il s'agit là d'une forme de légitime défense ».
- Est-ce un argument *logique*, qui s'inquiète de la cohérence. Par exemple, « il est logique de tuer quelqu'un qui a tué quelqu'un d'autre ».

Il y a toutes sortes d'arguments : politiques, historiques, esthétiques, sociologiques, psychologiques, etc. Cette façon d'isoler un champ de preuve donne les limites d'une argumentation : elle agit à partir d'un registre, d'un point de vue particulier sur la chose et non absolument. Elle donne également des latitudes et de la clairvoyance pour la contre-argumentation. Par exemple, « peut-on trouver des contre-arguments s'appuyant sur le même type d'arguments ? »

Cette approche de l'argumentation ouvre également une porte vers la pensée créative : comment éviter le dogmatisme par la recherche d'alternatives, de pensées divergentes, mais aussi, dans ce cas, par la multiplicité des perspectives ? Y a-t-il des angles différents pour aborder une question (par exemple, si un débat sur la génétique peut être abordé à partir de ses enjeux scientifiques, d'autres angles sont possibles : sociaux, éthiques, économiques) ?

On sort ainsi de la foire d'empoigne que suscitent parfois inévitablement les questions qui se formulent sous forme d'une alternative (oui/non ; pour/contre) et qui concerne des enjeux cruciaux de la société (la peine de mort, le mariage des homosexuels et l'adoption qu'il permet, le port du voile, ...).

4. La définition

Les types de définitions

Nous vous proposons ici une distinction entre quatre type de définitions.

1° Habituellement, quand on veut définir une notion, le réflexe est de les définir globalement. Il s'agit là d'une *définition essentialiste*, construite selon le modèle aristotélicien, qui cherche à isoler la catégorie générale à laquelle appartient la notion (par exemple, l'homme est un animal) et ensuite la différence spécifique de la notion dans la catégorie générale isolée (ce qui le distingue de tous les autres animaux, c'est d'être rationnel ou doué de langage - le mot *logos* en grec a conjointement ces deux sens).

2° L'usage conceptuel d'un mot va plus loin encore dans la force du geste de définition ; on assigne d'autorité à un terme une signification singulière, qui est son usage conceptuel. Il s'agit ici d'une *définition stipulative* qui cerne un sens particulier, pas nécessairement dominant dans l'usage, et on s'oblige à employer ce terme par la suite dans le sens défini. « Dans le raisonnement/la discussion qui suit, nous allons utiliser le mot X dans le sens Y ». On ne peut comprendre la théorie platonicienne des idées qu'à partir d'une telle forme de définition qui distingue le sens

philosophique du mot idée (réalité idéale séparée et immuable, qui est l'essence des choses qu'on perçoit et qui changent) de ses acceptions classiques dans la langue courante (une pensée, une trouvaille, etc).

3° Une troisième sorte de définition, la *définition par l'usage*, passe par l'intérêt marqué et travaillé collectivement à l'égard de *toutes* les significations possibles d'un terme, dans ses usages même anecdotiques. Elle s'enrichit également du passage par d'autres langues ou par l'étymologie.

4° Enfin, un quatrième type de définition passe par l'établissement d'un réseau conceptuel de mots proches et opposés. Il s'agit d'établir le *champ lexical* d'un terme. On peut alors distinguer le terme défini de ceux qui lui sont proches (pensée, par exemple, est proche d'idée, de réflexion, d'intuition, etc., mais en quoi penser et réfléchir se distinguent-ils ?). On peut chercher ensuite les contraires. L'imagination par exemple s'oppose-t-elle à la pensée, selon vous, ou est-ce une forme de pensée ? L'émotion, peut-être ? Si c'est plus simplement l'absence de pensée, c'est intéressant de cerner à quoi renvoie concrètement cette absence : quand ne pensons-nous pas ? Comment le savons-nous ?

Nous allons ici vous proposer deux exercices de définition, un par l'usage (3°) et l'autre par le réseau conceptuel du terme (4°).

I. Exercice de définition par l'usage

L'exercice a donc pour objectif de définir un terme par ses usages. Il repose sur l'idée des philosophes pragmatiques (comme Austin par exemple) que le sens d'un mot n'est rien d'autre que les façons qu'on a de s'en servir dans une langue donnée. Toutes les notions ne méritent pas d'être définies ainsi par l'usage, mais prioritairement les mots très courants, installés de longue date dans l'usage et qui sont polysémiques. Ainsi, par exemple, dans le langage quotidien, nous utilisons effectivement tous le substantif « respect » comme on utilise d'autres grands mots ou grandes valeurs (« bien », « vrai » ou « réel », par exemple) dans des situations très diverses, qui font varier leur sens. Dans l'expression « tenir en respect », le mot « respect » ne signifie pas la même chose que dans les expressions « manquer de respect » ou « devoir le respect à ». Et « respecter les proportions » ne paraît pas être le même type d'acte que « respecter ses parents ». Et pourtant, on parle bien de « respect » dans tous ces cas.

Une fois circonscrits les termes pour lesquels un tel travail peut fonctionner, il reste encore à savoir pour lesquels il est non seulement possible mais aussi intéressant de travailler à partir des inspirations de la philosophie du langage ordinaire. Notre hypothèse est que cet exercice sert notamment à travailler les mots dans lesquels nous baignons au quotidien de façon à sortir ainsi d'une pensée toute faite, un peu vide ou grossière, qui accompagne généralement l'usage intensif d'un mot dans un champ donné. Il y a des mots au sujet desquels une réflexion philosophique semble impossible ou difficile tant ils sont vastes et vagues, tant ils sont dominants et pourtant creux. Ce sont ces mots que nous vous recommandons de choisir : réel, vrai, bien ou mal, bon ou mauvais, responsabilité, égalité, liberté, travail, idée, vie et mort, etc.

Nous choisissons de travailler ici le mot « respect » dans un contexte scolaire, parce qu'il est un incontournable du monde de l'éducation (comme il l'est aussi dans le domaine sportif où il est un mot d'ordre constant, affiché notamment sur les maillots des joueurs de foot). Il semble effectivement que tout le monde à l'école – professeurs comme élèves – soit en demande de respect, revendique le respect à la fois comme un dû et comme un manque, en somme comme un problème criant. Pourquoi cette attente devient-elle banale ou impérieuse dans tel champ de l'activité humaine, à telle période ou dans telle zone géographique ? C'est l'enjeu notamment du livre de

Richard Sennett *Respect*⁴ qui interroge les conditions historiques et sociales qui ont permis à cette demande toute récente (elle a une trentaine d'années tout au plus) d'émerger et de gagner toujours en intensité. L'hypothèse de Sennett est celle d'un déplacement de la demande : on ne réclame plus l'égalité entre les hommes – qui est une lutte commune depuis les Lumières – on réclame pour soi-même le respect. La demande de respect est celle d'une société individualiste qui n'assure plus les réclamations collectives face à l'injustice et à l'inégalité. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si cette demande de respect vient principalement des couches défavorisées de la société : selon l'enquête sociologique de Sennett, les jeunes des banlieues réclament farouchement le respect et en font une valeur centrale, comme aussi les infirmières ou les profs parce que leur profession a perdu l'éclat et la considération sociale dont elle jouissait il y a un demi-siècle encore. Mais cette demande signale surtout un problème majeur : ces classes sociales peu favorisées ou en perte de faveur ne se mobilisent plus collectivement dans la lutte pour la reconnaissance et l'égalité. N'est-ce donc pas là une bonne occasion de soutenir la réflexion sur ce problème manifeste d'une l'école en demande de respect par un travail minutieux sur les significations de ce terme ?

1° Inspirations philosophiques

Cet exercice est inspiré de la philosophie du langage ordinaire de L. Wittgenstein, plus spécifiquement de la seconde période de sa pensée, qu'on pourrait résumer par le slogan « *La signification, c'est l'usage* » (*Recherches philosophiques*, §43). Selon Wittgenstein, le sens d'un mot ou d'une expression est régi par des règles souvent inconscientes spécifiant les usages corrects du mot ou de l'expression. Ce sont ces règles implicites, liées à l'usage quotidien des mots, qu'il faut mettre au jour pour cerner la signification. Ces règles sont multiples et définissent une sorte de tissu complexe et tortueux emmêlant le fil des nombreux usages, plutôt qu'un tricot méticuleux, répétant le même point. Pour reprendre une métaphore de Wittgenstein, le langage quotidien est telle une vieille ville qui s'est construite au fil du temps, où les éléments sont venus se greffer les uns après les autres dessinant une ville non homogène, traçant des contours étranges et sinueux, très éloignés du quadrillage des villes américaines ou du Paris d'Hausmann, plus rectilignes, et qui réorganisent géométriquement l'espace sur les ruines de l'histoire.

Pour comprendre les réels problèmes philosophiques que pourrait poser un mot, il faut ainsi parcourir les petites ruelles de ses usages, traîner dans les vieux quartiers, dans les impasses, comme dans les nouvelles avenues. Bref, refuser les autoroutes de sens des définitions du dictionnaire ou des usages conceptuels proposés par tels philosophes pour cheminer lentement dans les parcours sinueux des usages multiples du terme.

Quand on fait ainsi émerger les usages, on prête aussi attention aux contextes d'usage et au sens que le mot revêt dans le contexte particulier de son énonciation – ce contexte peut être celui des expressions toutes faites d'une part, mais aussi les contextes pragmatiques d'usage : quand ces expressions sont-elles utilisées ? C'est toute une philosophie de la vie quotidienne qui est ainsi rendue possible par ce que Wittgenstein appelle les « jeux de langage ».

L'exercice portant sur la notion de respect consisterait donc à tenter de trouver un maximum d'usages de ce mot – y compris les usages inattendus, qui semblent marginaux – et à voir si nous parvenons à déterminer quelques sens différents, les « petites ruelles » du terme, et quelques problèmes philosophiques que les contextes d'énonciation permettent de mettre au jour et qui ne correspondent pas aux questions morales que poserait la définition essentialiste du mot.

4 R. Sennett, *Respect. De la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité*, éd. Albin Michel / Hachette Littérature Pluriel, 2003.

2° Déroulement de l'exercice

Pour qu'on perçoive l'intérêt de l'exercice, on peut commencer par demander une définition du mot respect, qui serait construite en petits groupes de 3 personnes. On laisse quelques minutes et on lit l'ensemble des définitions.

L'exercice de philosophie du langage ordinaire commence ensuite. Au tableau, chacun va écrire toutes les formules dans lesquelles se trouve le mot « respect ». Ce mot est, comme le mot « réel », analysé par Austin comme étant un mot 'exceptionnel' : à l'opposé d'une majorité de mots, comme « voiture », « rouge » ou « ordinateur », il n'a pas une seule et unique signification simple, constante.

Pensez donc à varier les contextes dans lesquels on utilise le mot de façon à trouver des sens différents, des usages moins fréquents ou moins directement assimilés au concept moral sur lequel on a tendance à se fixer, peut-être parce qu'il globalise la notion. N'oubliez donc pas les usages moins moraux contenus dans des expressions du type « tenir en respect », « distance de respect », « Respect ! » (l'intonation compte ici et indique le sens : « bravo ! » ou « chapeau ! »), « Mes respects, Monsieur », etc.

Pensez à laisser deux tiers du tableau vierge, de façon à faire correspondre chaque usage, d'une part, à son contexte d'utilisation et, d'autre part, à sa signification singulière dans ce contexte. Une quatrième colonne vous permettra d'indiquer les questions que ces usages contextuels permettent de mettre au jour :

EXPRESSIONS ISSUES DE L'USAGE	CONTEXTES D'UTILISATION	SIGNIFICATIONS	QUESTIONNEMENT PHILOSOPHIQUE
Respectueusement (vôtre)	À la fin d'une lettre, d'un mail plus rarement (pourquoi ?)	Un lien hiérarchique probable, une distance formelle plus grande que dans « Bises », ...	Le respect semble avoir un rapport avec une distance à maintenir, pour éviter les familiarités. Il y a des contextes qui favorisent cette distance : une lettre davantage qu'un mail. Mais pourquoi le mail favoriserait-il la familiarité ? Etc.

Voici quelques pistes pour enrichir ce travail de collecte et guider le questionnement philosophique qui lui donne son étoffe :

- Vous pouvez évoquer tous les *objets* classiques du respect : qui ou que respecte-t-on ? On peut respecter ses parents, respecter la loi ou la règle, se respecter soi-même, l'autre, les proportions, la parole donnée, etc.
- Vous pouvez penser également à tous les *verbes* qu'on utilise classiquement avec le terme respect : forcer le respect, manquer de respect à, tenir en respect, etc. Y a-t-il une quelconque leçon à tirer de cette liste de verbes ?
- On peut faire de même avec les *adjectifs* « respectable » ou « respectueux », ou encore avec l'adverbe « respectueusement ». De qui dit-on qu'il/elle est respectable et qu'est-ce que cela signifie au juste ?
- Quels sont les différents termes pour la *notion inverse* ? On peut parler d'« irrespect » – la notion est globalisante et du coup plus infamante – ou de « manque de respect » – lequel semble plus ponctuel et moins radical.

À gauche du tableau, donc, on note l'expression ; dans la colonne du milieu, on cherche le(s)

contexte(s) d'énonciation :

- Dans quelle situation utilise-t-on cette expression, à quel domaine, lieu, champ appartient-elle ?
- Qui l'utilise de façon privilégiée ? Une sociologie des usages du mot peut ainsi se dégager de ce travail de contextualisation.
- Le mot s'utilise-t-il pour signaler un manque, plutôt que pour manifester une qualité positive ? On parle de mots qui « portent la culotte » (*trouser-word*) dans l'usage : est-ce plutôt le manque de respect qu'on déplore ou le respect qu'on souligne ? Et puis, dans quels cas utilise-t-on plutôt l'usage négatif (manque de respect) et dans quels cas, l'usage positif ?

Enfin, à droite, dans la troisième colonne, on indique la signification du terme dans ce contexte :

- Qu'entend-on quand on dit qu'a va « respecter les proportions » ? La même chose que quand on « respecte le code de la route » ? Ou ses parents ? Dira-t-on qu'on respecte ses parents si on obéit formellement aux règles qu'ils donnent ou n'est-ce pas suffisant ? Quelle est votre hypothèse concernant l'exigence supplémentaire que semble porter l'expression « respecter ses parents » par rapport à « respecter le code de la route » ?
Cette hypothèse donnera lieu à un questionnement sur la nature des relations qui nous unissent aux gens et aux objets, leurs différences et exigences respectives.
- Quand un jeune réclame le respect : « Je te respecte, tu me respectes ! » Qu'il râle : « Tu me respectes pas ! », que signifie-t-il ? Quels comportements condamne-t-il ? Quels autres attend-il ? Quand un vieux dit que « le respect se perd de nos jours », de quoi parle-t-il ? Que condamne-t-il ? Qu'attend-il ? Est-ce la même chose ?
- Quand je termine ma lettre par « mes salutations respectueuses », quand et avec qui est-ce que j'utilise cette formule ? Quand, avec qui est-ce que j'utilise d'autres formules ? Et lesquelles dans quels contextes ? (colonne 2). Quel est le sens de ces formules ? (colonne 3). Des « salutations respectueuses » et une « attitude respectueuse » ont-elles quelque chose en commun ? Quelque chose qui les distingue ? Le mot « respect » porte-t-il ici la même exigence ? Si non, pourquoi ? Est-ce que, dans l'usage du mot, quelque chose nous permet de comprendre pourquoi les « salutations respectueuses » semblent exiger moins que « l'attitude respectueuse » ?
- On peut aussi « se respecter soi-même » : est-ce que ça exige le même genre d'attitude à l'égard de soi que quand on respecte quelqu'un d'autre ? À qui s'adresse principalement cette formule, sous-entendant que certaines personnes doivent apprendre plus que d'autres à se respecter elles-mêmes ? – Le féminin n'est peut-être pas gratuit ici tant il semble que c'est une thématique typique des magazines féminins, alors qu'on demanderait aux hommes de respecter les femmes ou, au minimum, de respecter le travail des femmes (entendez ce sous-travail domestique qui leur échoit le plus souvent!). Quelles belles questions philosophiques cela pose-t-il ?

Notez que, quand on s'intéresse ainsi à la signification des mots, il est utile de penser aussi à la dimension *performative* du langage et pas uniquement à sa dimension descriptive : le mot « respect » ne réfère pas toujours à une réalité précise (tel comportement attendu par exemple), il est utilisé parfois *pour produire un effet* sur la situation – c'est ce qu'on appelle précisément sa dimension performative.

Une préparation peut être utile pour garantir un véritable travail de prospection de tous les usages d'un mot et d'inspection de ces usages.

II. Définir et problématiser la définition

Une des catégories de définition évoquées plus haut correspondait particulièrement à une pratique philosophique : la définition stipulative. Mais il serait réducteur de s'en tenir à un tel geste autour de cette opération fondamentale qu'est la définition, comme s'il était le seul véritablement philosophique. La conceptualisation philosophique doit en réalité correspondre à une problématisation : le concept est une notion déterminante, définie souvent par écart avec un usage classique du terme connu par ailleurs, qui permet de penser sous un angle singulier un problème philosophique. Reprenons le concept platonicien d'idée. L'idée platonicienne est une réalité séparée, immobile et universelle, qui correspond à l'essence de la chose. Mais à quel problème philosophique répond ce concept ? Ce qui intéresse Platon est un problème d'épistémologie : peut-on connaître véritablement, avec certitude, une réalité changeante ? Le concept d'idée, défini de façon stipulative, permet de répondre par l'affirmative à cette question : dans la mesure où existe des idées immobiles des choses, nous pouvons les connaître parce que nous connaissons non le réel mouvant, mais l'idée qu'il représente d'une façon imparfaite et mouvante.

Nous vous proposons ici un exercice qui devrait permettre de lier l'opération de la définition avec celle de la problématisation, essentielle à la démarche philosophique. Cet exercice est inspiré de l'ouvrage *Penser par soi-même*, de Michel Tozzi⁵. Il vise à passer d'une définition essentialiste de type spontané à une définition problématisée.

	DÉFINITION SPONTANÉE	PROBLÉMATISATION		DÉFINITION PROBLÉMATISÉE
NOTION À DÉFINIR		Présupposés	Conséquences	
LA LIBERTÉ	« Être libre, c'est faire ce qui me plaît »	Présupposés - Identifier la liberté à une action (« faire »). Est-ce nécessaire ? - Lier la liberté et le plaisir. Mais peut-on imaginer des moments de liberté indépendants du plaisir ?	Conséquences Quand je fais tout ce qui me plaît, que se passe-t-il ? Quelles sont les conséquences néfastes d'un tel comportement ? Ne puis-je me nuire à moi-même, être esclave d'un plaisir momentané, que je paye ensuite ? La liberté s'oppose-t-elle alors au bonheur individuel ou au bien commun ?	- Cette définition devra intégrer une autre dimension que l'action, le choix par exemple et la liberté mentale qu'il représente. - Elle devra par ailleurs tempérer le lien entre plaisir et liberté, notamment en limitant ce plaisir à ce qui ne va pas me nuire ultérieurement ou en refusant l'esclavage à mes désirs irrationnels.

Quand est-il intéressant de définir un terme ? Quand une notion se présente comme centrale dans une réflexion et qu'on veut s'assurer que nous avons clarifié son concept, même *et surtout* quand il s'agit de mots que tout le monde peut comprendre, comme « liberté », « amour », « citoyen », etc. Comme dans l'exercice précédent, nous proposons ici de commencer par une définition spontanée (qui sera probablement également une définition essentialiste). L'exercice consistera à mettre au jour les présupposés ou les conséquences problématiques de cette définition pour en proposer une autre, prenant compte des problèmes soulevés par la conception classique.

⁵ Michel Tozzi, *Penser par soi-même. Initiation à la philosophie*, Lyon, Chronique sociale, 7e édition, 2011, p. 84.

L'exercice vise donc à remettre en question et en cause les représentations immédiates, irréfléchies d'une notion.

La deuxième étape est l'étape-clé de cet exercice. Trouver les présupposés est en général relativement aisé : voir ce qu'on doit admettre *a priori* et sans question dans une affirmation peut s'exercer de façon ludique et systématique. Voici un exercice de drill pour se frotter à cette exigence :

LISEZ LES ÉNONCÉS SUIVANTS. DITES SI, SELON VOUS, ILS CONTIENNENT DES PRÉSUPPOSÉS. IDENTIFIEZ-LES.			
ÉNONCÉS	CONTIENNENT-ILS DES PRÉSUPPOSÉS?		LESQUELS?
	NON	OUI	
Nicolas n'est pas un élève modèle, car il pose toujours des questions.			
Ce cours est inutile parce qu'il ne nous donne pas de recettes pour enseigner.			
Tous les hommes sont mortels. Marc est un homme. Donc Marc est mortel.			
Après la mort, il n'y a rien ; que du vide.			
Il a un Ph.D., c'est certain qu'il est intelligent.			

Après avoir identifié les présupposés, il faut les transformer chacun en un problème à analyser, en questions qui permettent de les examiner plutôt que de les avaliser sans examen.

Dans l'exercice ci-dessus, il n'y a pas d'enjeu, mais dans l'exercice sur la liberté, en revanche, les enjeux sont parfois centraux : on retrouve ainsi dans les présupposés d'une définition relativement banale de la liberté par le plaisir personnel, les éléments que la tradition philosophique a mis au jour sur cette question. Les philosophes grecs (Platon et Aristote en tout cas, puis toute la tradition chrétienne ensuite, et rationaliste aussi, avec Descartes) étaient ainsi particulièrement vigilants à dissocier la liberté et les passions, considérant que le rapport qu'on entretient à ses passions est d'esclavage et non de liberté. De sorte qu'un tel exercice de définition problématisée peut être l'occasion d'un cours plus magistral ensuite qui éclaire les questions mises au jour dans l'exercice par les apports de quelques philosophes sur cette question.

B. QUELQUES TEXTES POUR DÉMARRER UNE ANIMATION

Texte 1 – *L'infra-ordinaire*

« Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces 'choses communes', comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes ?

Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique.

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes ; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.

Questionnez vos petites cuillers.

Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?

Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?

Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ?

Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité. »

Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Seuil, 1989, p. 9

Texte 2 – Connaître les autres ?

« De tous les objets de notre connaissance, il ne nous reste plus que les âmes des autres hommes, et que les pures intelligences ; et il est manifeste que nous ne les connaissons que par conjecture. Nous ne les connaissons présentement ni en elles-mêmes, ni par leurs idées, et comme elles sont différentes de nous, il n'est pas possible que nous les connaissions par conscience. Nous conjecturons que les âmes des autres sont de même espèce que la nôtre. Ce que nous sentons en nous-mêmes, nous prétendons qu'ils le sentent (...).

Je sais que deux et deux font quatre, qu'il vaut mieux être juste que d'être riche, et je ne me trompe point de croire que les autres connaissent ces vérités aussi bien que moi. J'aime le bien et le plaisir, je hais le mal et la douleur, je veux être heureux, et je ne me trompe point de croire que les hommes (...) ont ces inclinations (...). Mais, lorsque le corps a quelque part à ce qui se passe en moi, je me trompe presque toujours si je juge des autres par moi-même. Je sens de la chaleur ; je vois une telle grandeur, une telle couleur, je goûte une telle saveur à l'approche de certains corps : je me trompe si je juge des autres par moi-même. Je suis sujet à certaines passions, j'ai de l'amitié ou de l'aversion pour telles ou telles choses ; et je juge que les autres me ressemblent : ma conjecture est souvent fautive. Ainsi la connaissance que nous avons des autres hommes est sujette à l'erreur si nous n'en jugeons que par les sentiments que nous avons de nous-mêmes ».

Malebranche, *De la recherche de la vérité*, III, 7, Paris, Vrin, 1965, t. 1, p. 259.

Texte 3 – Penser à quelqu'un

« 'Toi, tu es amoureux !'. Il est aisé de comprendre quel effet eut, sur moi, cette interpellation. C'était une intrusion, dans mes pensées les plus intimes. Pourtant elle posait aussitôt deux questions, que l'on oublie trop souvent, mais qui sont capitales. La première est simple. *Comment a-t-elle vu*, ou comment a-t-elle *su* ? Plus précisément : comment a-t-elle vu et su à quoi je pensais, ou plutôt que je ne pensais pas à quelque chose, mais à *quelqu'un*, et que cela pouvait avoir une telle importance dans ma vie ? Y a-t-il des 'signes particuliers' de cette pensée ou des pensées de cette sorte ? À quoi les reconnaît-on ?

Une deuxième question vient aussitôt à l'esprit. On pourrait la formuler ainsi : *que me voulait-elle* ? Que me voulait-elle *exactement* ? Autrement dit, cette exclamation était-elle *nécessairement* une intrusion, une violence, ou même une violation ? Ne pourrait-elle pas avoir été aussi bienveillante, et même un signe par excellence de 'bienveillance' ? Ne venait-elle pas de *quelqu'un* et même de quelqu'un qui justement, comme on dit, 'pensait à moi' (pour le pire comme le meilleur) ? Et, dans le souvenir que j'évoque : ma propre grand-mère, me révélant à moi-même mes premières amours, comme si justement, seul quelqu'un de singulier, qui pensait à moi, pouvait s'apercevoir que je ne pensais pas à quelque chose, mais à quelqu'un ! ».

Frédéric Worms, *Penser à quelqu'un*, Flammarion, 2014, p. 11.

Texte 4 - Le garçon de café

« Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'un automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il

rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main.

Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. Il n'y a rien là qui puisse nous surprendre : le jeu est une sorte de repérage et d'investigation. L'enfant joue avec son corps pour l'explorer, pour en dresser l'inventaire ; le garçon de café joue avec sa condition pour la réaliser.

Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants : leur condition est toute de cérémonie, le public réclame d'eux qu'ils la réalisent comme une cérémonie, il y a la danse de l'épicier, du tailleur, du commissaire priseur, par quoi ils s'efforcent de persuader leur clientèle qu'ils ne sont rien d'autre qu'un épicier, qu'un commissaire-priseur, qu'un tailleur. Un épicier qui rêve est offensant pour l'acheteur, parce qu'il n'est plus tout à fait un épicier. La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction d'épicier, comme le soldat au garde-à-vous se fait chose-soldat avec un regard direct mais qui ne voit point, qui n'est plus fait pour voir, puisque c'est le règlement et non l'intérêt du moment qui détermine le point qu'il doit fixer (le regard 'fixé à dix pas').

Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition ».

J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1976, coll. Tel, pp. 95-96.

Texte 5 – Pourquoi ne pas être un peu plus idiot ?

« Comment ne pas être frappé par l'omniprésence des rythmes extérieurs dans nos vies, de l'école au boulot, quand s'imposent le moment, la durée et le nombre des pauses pipi, récré, café, cigarette, le moment et la durée du repas de midi, des congés ; quand sont définis le nombre d'appels à traiter sur une heure, de livres ou de marchandises à encoder, à vendre, à ranger, le nombre de kilomètres à avaler, le nombre de patients à voir. Le constat est effarant : nous ne choisissons pratiquement jamais le rythme de nos activités, il est en réalité le plus souvent prédéterminé par les exigences de synchronisation de la société et de productivité du travail.

Un peu comme des moines

En Occident, les moines ont institutionnalisé dès le IV^e siècle une façon de vivre rythmée parfois au quart d'heure près. Le terme « règle » renvoie à cet idéal d'une vie minutée où chaque activité, du lever au coucher, est prescrite tant dans sa durée et le moment où elle doit être posée que dans les formes de son exécution. C'est ainsi qu'il est précisé par exemple qu'on ne doit pas se lever du pied gauche.

L'enjeu de cette vie collective rythmée par les règles monastiques est de former un corset moral autour du moine. Avoir quelqu'un « en permanence sur le dos » (St Benoît) et une occupation prédéfinie pour occuper chaque minute constitue une indispensable éducation à la patience, élimant et éliminant les mouvements d'humeurs. Cette vie communautaire et réglée au détail près, jusque dans le sommeil, a dominé en Occident. Nos moines ont opté généralement pour une vie d'obéissance, considérant le vivre ensemble selon des rythmes collectifs comme un vecteur d'obéissance puissant et donc de morale.

Ils n'ont pas si mal vus. Songez donc aux liens qui existent entre rythme et pouvoir. Prenez une scène banale : par la fenêtre, vous voyez une mère marcher tenant son enfant par la main ; elle

est assez pressée et va infatigablement à son rythme de sorte que le petit garçon est obligé de courir pour se maintenir à sa hauteur. Cette image montre ce que peut avoir de banalement violent le fait de se voir imposer un rythme qui n'est pas le sien. Notre vie de famille ne nous impose-t-elle pas constamment de suivre le rythme d'un autre, dans une violence quotidienne, bénevoque ?

Par contrecoup sûrement les invitations à 's'occuper enfin de soi-même', c'est-à-dire à trouver son rythme propre, se multiplient. 'Trouver son rythme propre' renvoie à l'appellation un peu barbare d'idiorrythmie. Appartenant au vocabulaire religieux, ce mot désigne précisément une autre organisation monacale, largement minorisée et radicalement critiquée en Occident. Il renvoie au mode de vie de moines orientaux vivant au mont Athos, chacun selon son rythme propre, soit tout à fait seul (l'ermite), soit en petit groupe de deux ou trois (l'anachorète). Ermites et anachorètes peuvent solliciter les conseils d'un abbé mais sont parfaitement libres de ne pas les suivre et de quitter son entourage, s'ils en sont mécontents. Cette institution combine l'indépendance de l'individu et l'appartenance au groupe. Elle définit une manière de vivre valorisant la liberté et encourageant chacun à trouver ses rythmes de vie propre par rupture avec la vie en société. C'est à ce titre qu'elle a été violemment combattue en Occident.

Vivre en idiot : un fantasme libérateur ?

Ce concept d'idiorrythmie provient de deux mots grecs : *idios* et *rhuthmos* ; chacun de ces termes porte en lui un regard sur l'existence qui est très peu le nôtre. Le *rhuthmos* est utilisé, à l'origine, par des penseurs atomistes comme Leucippe ou Démocrite. Il désigne la façon qu'ont de fluer les atomes dans des configurations sans fixité ni nécessité naturelle, à l'image du mouvement d'un voile ou d'une chevelure. Le *rhuthmos* renvoie aussi aux formes subtiles qui émaillent la vie : les humeurs passagères, les passages dépressifs ou exaltés. Bref, le contraire même d'une cadence cassante, implacable de régularité que nous entendons ordinairement dans le « rythme ». Les moines vivant à leur *rythmos* propre cherchaient ces mouvements souples de la pensée et des humeurs, en dehors de tout programme de vie.

Idios renvoie à la particularité d'un être ou d'une chose. Un idiot se démarque des autres par sa singularité et son originalité⁶. Il agit de sa propre initiative, vit en fonction des règles qu'il s'est lui-même prescrites. Cette autonomie et cette authenticité reposent sur une étrangeté aux règles de la vie en société. Le roman *L'Idiot* de Dostoïevski met symptomatiquement en scène le prince Mychkine qui rencontre des problèmes relationnels : « Ce qui est vrai, c'est que je n'aime pas la société des adultes (...) ; je n'aime pas cette société parce que je ne sais comment m'y comporter⁷. » Son idiotie vient du décalage entre sa sensibilité, son comportement, ses emportements et les pratiques admises, codifiées : il agit à contre-temps et fait part de ses sentiments quand la convenance recommanderait de se taire.

L'idiot est celui qui paye sa résistance à la codification de toute vie en société d'un qualificatif devenu infamant. C'est la figure d'une résistance non politique, qui ne dénonce rien, mais certifie pour elle-même la plénitude d'une existence singulière ne renonçant pas à défendre et vivre ses propres valeurs de sincérité, d'humilité pour endosser le qualificatif et l'impossibilité de mentir sous prétexte de jouer le jeu social. L'idiot est la figure de celui qui vit selon son propre *rythmos*.

Alors... tentés par l'aventure de l'idiotie ? »

PhiloCité, article paru dans *Imagine*, n° 107, pp. 80-81.

6 C. Rosset : « Idiotès, idiot, signifie simple, particulier, unique. Toute chose, toute personne sont ainsi idiotes dès lors qu'elles existent en elles-mêmes, c'est-à-dire sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont et telles qu'elles sont » (Le réel. Traité de l'idiotie, Paris, Minuit, 1977, p. 42.)

7 F. Dostoïevski, *L'idiot*, Paris, Gallimard, « Folio », 1953, tome 1, p. 129.

Texte 6 – Lettre d'engueulade

LA SITUATION

Un jeune vous traite de vieux

LA LETTRE

Salut,

Tu m'as traité de vieux alors que je suis encore dans la force de l'âge, à une époque où les médicaments offrent aux quinquagénaires un avenir que les jeunes ne pouvaient, il y a peu encore, espérer pour eux-mêmes.

En étant fier de ta jeunesse, tu t'attribues le don gratuit de la biologie comme si tu étais l'auteur de tes muscles et de ta peau lisse. Le fait de t'identifier à un corps que tu n'as pas fabriqué est un détournement de propriété intellectuelle qui devrait être puni de contrefaçon.

Quoi qu'il en soit, tu gaspilles un capital que tu n'as pas mérité et que tu épuises dans l'ignorance.

Ton dos voûté par l'indécision, ta nuque vaincue par le poids d'une tête sans boussole, tes épaules démobilisées, ton regard entièrement a priori, ta bouche régressive, tes mains en forme de mammifère disparu, tes joues-écrans, tes sourcils sans origine, tes postures en dessous du seuil de moralité, témoignent de la manière inorganique avec laquelle tu dépenses ta jeunesse. Fasciné par les animations stéréotypées des jeux sur internet, préférant à la vraie vie ses parodies numérisées où des héros aux idées carrées accumulent des points de vie à la façon des capitalistes, tu zappes d'addiction en addiction, bondissant de l'alcool à la fumette ou à la télé-réalité, sans même pouvoir stabiliser tes dépendances. Tu rebondis de fille en fille comme de pub en pub, interchangeant pénis et télécommande, captif de phantasmes récupérés qui glacent ta vie comme un papier de magazine. Tes enthousiasmes ne sont pas des projets mais des frétilllements. Tu ne parles pas mais évacues les mots, éjectés par force centrifuge d'une pensée qui tourne en rond. Ton avenir est tellement immédiat que tu t'y heurtes comme à un mur. Ta chambre est un terrier creusé dans tes gadgets. Ton sommeil est un coma thérapeutique qui ne soigne rien. La nullité est ta transcendance. Tu revêts des tee-shirts imprimés comme des emballages de nourriture, barrés de slogans illisibles dont l'opacité te protège de toute critique. Tu portes des pantalons difformes attachés trop bas comme si tu étais incontinent. Tu ne te nourris que de sucre, excitant maternel, substitut médiocre de la masturbation.

En vérité, tu te précipites dans la médiocrité parce que ta jeunesse te permet de t'y adonner sans laideur. Une fois vieux, nous sommes contraints, sous peine d'être sinistres, aux vertus et aux existences structurées.

Au fond, quand tu me traites de vieux, c'est un compliment.

En te remerciant,

Jean-Luc Coudray, *Lettres d'engueulade. Un guide littéraire*, L'Arbre vengeur, 2011, pp. 57-59.

Texte 7 – N'oublie pas le héros en toi

« J'étais désespéré quand un de mes compagnons de revalidation, retombant quelque peu sur terre suite à son accident, se tourna vers moi et me dit : « Tu sais, Denis, j'aurais mieux fait d'y passer ». Combien de fois n'ai-je pas entendu cette parole depuis ? Cela m'a figé – d'autant plus que j'étais également saisi par le doute de la vie. Vaut-elle vraiment la peine d'être vécue cette chienne de vie ? Alors que dire quand François, rencontré par le hasard d'un accident vasculaire cérébral (AVC) dans un hôpital bruxellois, me dit cette phrase ? Lui qui rêvait de construire sa

maison de ses propres mains et qui est désormais paralysé, comme moi, de tout son côté gauche.

De temps en temps, il venait en chaise roulante devant ma chambre et s'arrêtait net. Avec sa main droite, il soulevait la gauche et me disait : « tu vois, il n'y a rien qui bouge... et chez toi ? ». Silence...

Pendant les neuf mois que nous avons passés ensemble à l'hôpital, j'ai tenté de le pousser vers le haut... Mais cette phrase « j'aurais mieux fait d'y passer » résonne encore et encore en moi. Terrible impuissance devant ces mots. Vraiment que dire ? ... Un pauvre « allez courage, ça va aller ! » ?

Je sens en moi cette détresse, ce vacillement. Pas facile... Le choc est rude, rapide et sans retour. Une fois que c'est arrivé, il n'y a plus de choix ou alors il y en a encore ... mais quels sont-ils ? Où les trouver ? Qu'est-ce-qui peut aider à traverser une épreuve aussi difficile ?

Une tentative d'y répondre arrive par les vents du printemps. Il s'agit de tendre l'oreille et d'écouter les lucioles qui ne sont pas mortes et les génies malins non plus ! Eux, les perturbateurs de l'univers, qui mettent tout à l'envers. Des cimes et des cavernes sont arrivées près de mon oreille, Enna la luciole et Nadeje le lutin, joueur de dés.

Avec leur aide, partons à la découverte de l'énigme du sphinx et des métamorphoses de l'esprit. La route n'est pas droite... Les embûches sont nombreuses et les découragements réguliers. A chaque croisement, des questions surgiront des bas-fonds de la vie et des paris s'ouvriront. Nous ne saurons plus bien si c'est avec courage ou foi qu'il faudra se battre. Peu importe comme dit la luciole : « l'essence du courage consiste à risquer sa vie sur une possibilité ». De même, l'essence de la foi consiste à croire qu'une possibilité existe. Nadeje, notre nouvel ami, qui connaît les secrets des âmes rajoute : « Certes, je connais les dangers que tu cours, mais je t'en conjure, au nom de mon amour et de mon espérance, ne répudie pas ton amour et ton espérance. Tu te sens noble encore et même ceux qui te regardent de travers sentent ta noblesse. Hélas, j'ai connu de ces nobles coeurs qui ont perdu leur haute espérance ! Dès lors, ils ont dénigré toutes les hautes espérances. Dès lors, ils sont devenus cyniques, faits de joies brèves sans voir plus loin que du jour au lendemain. Naguère, ils rêvaient de devenir des héros, à présent ce ne sont plus que des jouisseurs. Le héros est sujet de terreurs et de chagrins. Au nom de mon amour et de mon espérance, je t'en conjure, ne répudie pas le héros qui est en toi ! Vénère pieusement ta plus haute espérance ! ».

Texte de témoignage

Texte 8 – Fonds de tiroir 1

« Dans l'ex-Union soviétique, on avait coutume de dire que tout ce qui n'était pas interdit était obligatoire. Il fallait juste se rappeler ce qui tombait sous cette catégorie. En Occident, nous nous sommes toujours vantés de voir les choses avec un rien plus de décontraction et de bon sens, en oubliant que le bon sens est souvent tout aussi arbitraire. Il faut connaître les règles. Surtout si on voyage. Il y a quelques années - d'ailleurs, je peux préciser la date : c'était le début de 1994 -, j'ai eu un petit différend avec la police. Je gagnais le centre de Londres par la voie rapide Westway, en compagnie de mon épouse enceinte de six mois, et j'ai doublé à gauche (ce qui n'apparaît pas bien grave, jusqu'à ce qu'on se rappelle qu'on est en Angleterre). Compte tenu des circonstances, il ne s'agissait pas d'une grosse infraction au code de la route. Honnêtement, c'était juste le cours naturel de la circulation. Quoi qu'il en soit, j'ai soudain vu une voiture de police me faire des signes. Les flics m'ont intimé de les suivre hors de la voie rapide et - à ma stupéfaction - de me garer derrière eux, dans un virage, au milieu de la voie de décélération, afin que nous sortions discuter posément de mon crime odieux. J'étais livide. Des voitures, des camions et, pire que tout, des vans blancs empruntaient ladite voie, et je suis sûr qu'aucun de leurs conducteurs ne s'attendait à trouver deux

voitures garées là, en plein virage. N'importe lequel aurait fort bien pu percuter mon véhicule par l'arrière - avec mon épouse enceinte à l'intérieur. C'était une situation démente, terrifiante. J'en ai fait la remarque à un policier, lequel, comme c'est souvent le cas avec ces gens-là, a vu les choses différemment.

Selon lui, doubler à gauche était dangereux. Pourquoi ? Parce que c'était interdit. Mais se garer en plein virage sur une voie de décélération n'avait rien de dangereux, car j'y étais sur ordre de la police, ce qui rendait la chose légale et donc (c'était là le point difficile à assimiler) sans danger. Quand à moi, je reconnaissais avoir (en toute sécurité) exécuté une manoeuvre illégale selon la loi anglaise, mais je soutenais que notre situation actuelle, être arrêtés dans un virage sans visibilité sur le chemin d'une circulation rapide, me semblait suicidaire en vertu des lois physiques pures et simples de l'univers.

L'argument suivant de mon interlocuteur a été que je ne me trouvais pas dans l'univers mais en Angleterre, argument qui m'avait parfois déjà été opposé. J'ai renoncé à avoir le dernier mot et accepté tout ce qu'il voulait, juste pour qu'on puisse se tirer de là. (...)

Quelles règles avez-vous besoin de connaître si vous voyagez à l'étranger ? Quelles sont les choses obligatoires dans tel pays et interdites dans tel autre ? Le bon sens ne vous le dira pas. Il faut qu'on s'informe les uns les autres ».

Douglas, Adams, *Fonds de tiroir*, Gallimard, « Folio SF », 2004, pp. 75-79

Texte 9 – Les trois conseils

« Un chasseur attrapa un jour dans ses rets un petit oiseau. À sa grande surprise, sa proie se mit à lui parler. Et l'oiseau entreprit de convaincre l'homme de le relâcher. 'Laisse-moi partir, lui dit-il, que feras-tu de moi ? Je ne te serai d'aucune d'utilité : je suis si petit et si maigre que sur moi tu ne trouveras presque rien à manger. Mais si au contraire tu me rends ma liberté, je te donnerai trois précieux conseils, qui t'aideront grandement dans la vie'. L'animal proposa d'ailleurs de lui donner le premier conseil pendant qu'il était encore prisonnier, le second une fois que, libéré, il serait perché dans un arbre, et le troisième lorsqu'il aurait atteint le haut de la montagne.

Quelque peu perplexe, et surtout voyant qu'en effet il n'avait pas grand-chose à perdre, le chasseur accepta la proposition. Et il s'empressa de solliciter le premier conseil. Alors l'oiseau lui dit : 'Si tu perds quelque chose, même si tu y tiens autant qu'à ta vie, ne le regrette jamais'. L'homme fut quelque peu surpris de ce conseil, néanmoins il relâcha l'oiseau, qui s'envola et se posa sur une branche. L'homme sollicita le second conseil, et l'oiseau lui dit : 'Lorsque tu entends quelque chose qui est contraire au bon sens, ne le crois jamais sans recevoir de preuve'. Puis l'oiseau s'envola tout en haut de la montagne. L'homme, intrigué, le suivit jusqu'au sommet de la montagne, mais avant qu'il ait pu demander le troisième conseil, l'oiseau lui déclara, d'un ton provocateur : 'Oh ! Homme misérable ! Mon corps contient deux énormes et précieux bijoux ! Si seulement tu m'avais tué, tu en serais maintenant le bienheureux possesseur !'.

À ces mots, l'homme se mordit les doigts de s'être ainsi fait berné, en pensant à la fortune qui venait ainsi de lui échapper. Faisant grise mine, il demanda tout de même à l'oiseau de lui donner son troisième conseil.

L'oiseau se fit alors carrément moqueur. 'Quel idiot fais-tu ! Tu es là à attendre un troisième conseil, alors que tu n'as ni compris ni même écouté les deux premiers que je t'ai offerts. Rappelle-toi ! Je t'ai recommandé de ne jamais regretter quoi que ce soit, or déjà tu regrettes ce que tu as fait de moi. Je t'ai recommandé de ne pas croire ce qui est contraire au bon sens sans recevoir de preuve, or tu réussis à croire sans même douter que j'ai en effet deux énormes bijoux dans mon maigre corps. En un rien de temps, tu crois n'importe quoi et tu te lamentes de ce que tu penses

avoir perdu ! Tu es vraiment trop bête ! Et tu ne changeras jamais. Comme la plupart des hommes, tu resteras prisonnier de tes préjugés et de ton attitude bornée⁸. »

a- Questions de compréhension

Pourquoi le chasseur libère-t-il l'oiseau ? Pourquoi le chasseur est-il surpris par le premier conseil ? Quelle est la différence entre le premier et le second conseil ? Pourquoi l'oiseau raconte-t-il l'histoire des bijoux ? Pourquoi le chasseur ne fait-il pas sien les conseils de l'oiseau ? L'oiseau a-t-il en fait donné un troisième conseil ? Le chasseur a-t-il appris quoi que ce soit durant son aventure ? Que représente l'oiseau dans cette histoire ?

b- Questions de réflexion

Faut-il ne jamais rien regretter ? Sommes-nous tous des chasseurs ? Faut-il ne rien croire d'étrange sans preuve ? L'être humain est-il en général borné ? Nos désirs sont-ils de mauvais conseillers ? Qu'est-ce qui nous empêche de changer ? Est-il approprié de se moquer d'une personne pour l'éduquer ? Le sens commun est-il un critère adéquat de jugement ? Le bon sens est-il commun ?

Texte 10 – Le mythe de Sisyphe

« Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.

On dit que Sisyphe près de la mort, voulu éprouver l'amour de sa femme et lui ordonna de jeter son corps sans sépulture au milieu de la place publique. Arrivé aux enfers, il obtint de Hadès, irrité d'une obéissance si contraire à l'amour humain, la permission de retourner sur terre châtier sa femme. Mais quand il eût à nouveau revu le visage de ce monde, goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la mer, il ne voulut plus retourner aux Enfers. Les rappels et colère d'Hadès n'y firent rien. Bien des années encore, il vécu ainsi devant la mer et les sourires éclatants de la terre grecque. Il fallut un arrêt des dieux. La Mort vint elle-même se saisir du désobéissant et rusé Sisyphe pour le conduire aux Enfers où son rocher l'attendait.

Il avait voulu l'immortalité ? Eh bien, soit, il l'aurait... Imaginez-le seulement, toujours maintenant, depuis des millions d'années, le corps tendu pour soulever l'énorme pierre, l'aider à gravir une pente cent fois recommencée ; voyez son visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse couverte de glaise, d'un pied qui la cale, puis la pousse à bout de bras, avant de venir y glisser le poids de son corps, pour l'empêcher de redescendre. Tout au bout de ce long effort mesuré par un temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers le monde inférieur d'où il lui faudra, encore et à jamais, la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

Mais notre vie est-elle si différente ? Dès l'école, elle se répète sans cesse : Lever, bus, deux fois 50 minutes de cours, récré, deux fois 50 minutes de cours, temps de midi, deux fois 50 minutes

⁸ O. Brenifier, formation des 11 et 12 juin 2016, PhiloCité, Liège.



de cours, récré, une fois 50 minutes de cours, bus, devoirs et leçons, écran, repas, sommeil et lundi mardi mercredi – ça s’arrête plus tôt, tiens – jeudi vendredi sur le même rythme. Toujours la même chose. Et un jour, la mort. Quel sens cela pourrait-il bien avoir ? Aucun. La vie humaine est absurde ».

Texte adapté de A. Camus (*Le mythe de Sisyphe*, p. 29 et p. 163-165).

Texte 11 – Le mythe de l’anneau de Gygès

« Il était une fois un berger au service d’un roi ; au cours d’un violent orage accompagné d’un séisme, la terre se fendit et une ouverture béante apparut près de l’endroit où il faisait paître ses troupeaux. Voyant l’abîme et s’émerveillant, il descendit et vit, parmi bien d’autres merveilles, un cheval d’airain, creux, avec des ouvertures, à travers lesquelles, en se penchant, il aperçut un cadavre qui paraissait plus grand que celui d’un homme, et qui ne portait rien d’autre que, à la main, un anneau d’or, qu’il déroba. Et il s’en fut.

Lorsqu’arriva le jour de la réunion des bergers, en vue d’aller faire au roi le rapport mensuel sur l’état des troupeaux, il y vint portant cet anneau au doigt. Alors qu’il était assis au milieu des autres, il lui arriva par hasard de tourner la bague autour de son doigt, vers l’intérieur de sa main. Il devint soudain invisible à ceux qui étaient assis avec lui, et ils parlaient de lui comme s’il était parti. Et lui de s’émerveiller et, manipulant de nouveau à tâtons l’anneau, il le tourna vers l’extérieur et, en le tournant, redevint ainsi visible.

Fort de cette découverte, il imagina aussitôt comment en tirer le plus grand profit et il fit en sorte de devenir l’un des messagers auprès du roi. Sitôt arrivé, il séduisit sa femme et s’appliqua avec elle à tuer le roi et à prendre le pouvoir.

L’invisibilité lui ouvrit bien des aisances pour réaliser son forfait.

On peut conclure de cette histoire, nous dit Platon, que si on donnait l’invisibilité à un homme juste, il ne resterait pas fidèle à la justice. Il ne pourrait s’empêcher de voler, de faire au gré de ses désirs. Invisible, le juste aurait toutes les ressemblances d’un homme injuste.

La justice n’est donc pas un choix individuel, mais une obligation donnée par un groupe. Tous les hommes pensent en réalité que l’injustice est beaucoup plus avantageuse que la justice. Ceux qui penseraient le contraire seraient considérés par les autres comme les plus malheureux et les plus ridicules des hommes ».

Texte adapté de Platon (*République*, livre III).

Texte 12 – Egoïsme ?

« Mon égoïsme exagéré m’inquiète. Moi qui m’attendris si facilement en lisant de beaux vers, je supporte, avec une insensibilité absolue, le malheur de mes semblables. L’autre jour, en marchant derrière le cercueil d’une tante bien-aimée, je me disais en m’essuyant le front : ‘Quelle chaleur!’. C’était l’expression exacte et complète de ce que j’éprouvais. (Il devrait y avoir, soit dit en passant, des chapeaux spéciaux pour enterrements d’été).

Le fait est là : l’émotion ne se produit pas en moi au moment où elle devrait se produire, comme si mon mécanisme intérieur était faussé ».

Henri Roorda, *A prendre ou à laisser*, Mille et une nuits, p. 19.

Questions de réflexion

Est-il moral/convenable d’être ému dans certaines situations ? Quels sont ces moments ? Y a-t-il de « justes » émotions ? Pourquoi ne le sommes-nous pas ? Sommes-nous coupables de ne pas

l'être ? Sommes-nous responsables de ne pas l'être ? Y a-t-il un rapport entre émotion et égoïsme ? Lequel ? Y a-t-il une différence entre l'émotion vécue et sa manifestation ? Devons-nous faire semblant d'être ému quand il convient de l'être et que nous ne le sommes pas ?

Texte 13 – Ne pas tuer le temps : le laisser mourir

« C'est une forme d'attente particulière : vous ne pouvez agir, vous êtes sûr de l'issue, vous ne savez pas malgré tout combien de temps ça va durer. La salle d'attente du médecin, celle des administrateurs, ou encore les aéroports et les gares, en particulier les jours de grève, sont des lieux qui conviennent. Vous savez que la consultation finira par avoir lieu, que le dossier sera traité, que l'avion décollera ou que le train, en fin de compte, arrivera en gare. La situation est donc très différente des attentes dont l'issue demeure incertaines, éventuellement inquiétante. En outre, vous êtes contraint à la passivité : rien n'est en votre pouvoir pour accélérer le processus. Vous êtes confronté directement à la durée, à l'écoulement indépassable du temps, plus ou moins lent, plus ou moins visqueux.

Beaucoup de gens trouvent cette situation difficile à supporter. Ils s'arrangent pour esquiver la rencontre avec l'écoulement du temps, lisent des magazines, des romans, des essais, prennent des notes, consultent leur agenda, rangent leur classeur, téléphonent sur leur portable, travaillent avec leur ordinateur, ou s'absorbent dans la contemplation des passants. Bref, ils s'occupent, remplissent ce temps offert et contraint d'activités, d'idées, petites ou grandes, et de tâches diverses.

Vous devez tenter l'expérience exactement inverse. Ne rien faire. Sans vous énerver ni vous ennuyer pour autant. Vous laissez flotter dans le temps, sachant qu'il passe de lui-même, inexorable, en vous et sans vous. Vous devez vous couler dans cette passivité totale, sans inquiétude. Tout arrivera, et rien ne dépend de vous. Vous pouvez être vide, amorphe, immobile, indifférent, brumeux, absent – malgré tout le temps avance, et ce moment prendra fin. Vous pouvez découvrir qu'il n'y a pas à tuer le temps. Il ne cesse de mourir, de lui-même, indéfiniment ».

J.-P. Droit, *101 expériences de philosophie quotidienne*, p. 87-88.

Texte 14 - La honte

« La honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un. Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement (...). Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout de suite la vulgarité de mon geste et j'ai honte. (...) J'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Et, par l'apparition même d'autrui, je suis mis en demeure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme un objet que j'apparais à autrui. Mais pourtant cet objet apparu à autrui, ce n'est pas une vaine image dans l'esprit d'un autre. Cette image en effet serait entièrement imputable à autrui et ne saurait me 'toucher'. Je pourrais ressentir de l'agacement, de la colère en face d'elle comme devant un mauvais portrait de moi, qui me prête une laideur ou une bassesse d'expression que je n'ai pas ; mais je ne saurais être atteint jusqu'aux moelles : la honte est, par nature, reconnaissance. Je reconnais que je suis comme autrui me voit ».

Sartre, *L'Être et le Néant*, 3e partie, I, 1, Gallimard, p. 265-266.

TABLE DES MATIÈRES

A. Exercices de philosophie.....	1
1. <i>L'art de juger</i>	1
I. Cartographie des certitudes – comment déserrer le poing ?.....	1
II. Exercice de neutralisation de ses émotions négatives.....	2
1° Enjeux.....	2
2° Déroulement.....	2
III. Exercice de variations du jugement - « Devenir saint ou bourreau ».....	3
IV. Éprouver les rumeurs-travailler les préjugés.....	4
2. <i>Le questionnement</i>	5
I. Quelques catégories de questions.....	5
Exercice.....	6
II. Deux niveaux de saisie d'une question : analyse interne et externe de la question.....	6
1° Analyse interne.....	6
2° Examen externe.....	7
IV. Identification des registres.....	7
3. <i>L'argumentation</i>	8
I. Définition : qu'est-ce qu'argumenter ?.....	8
Argumenter et persuader.....	8
II. Évaluer l'argumentation.....	9
1° Le jugement d'observation.....	9
2° Le jugement d'évaluateur.....	9
3° Le jugement de prescripteur.....	10
III. Rôle de l'objection dans l'argumentation.....	11
IV. Critique interne-critique externe.....	11
1° Exercice de critique interne – le questionnement mutuel.....	12
2° Travail de critique externe – l'Argumentation par champs.....	12
4. <i>La définition</i>	13
Les types de définitions.....	13
I. Exercice de définition par l'usage.....	14
1° Inspirations philosophiques.....	15
2° Déroulement de l'exercice.....	15
II. Définir et problématiser la définition.....	17
B. Quelques textes pour démarrer une animation.....	20
Texte 1 – L'infra-ordinaire.....	20
Texte 2 – Connaître les autres ?.....	21
Texte 3 – Penser à quelqu'un.....	21
Texte 4 - Le garçon de café.....	21
Texte 5 – Pourquoi ne pas être un peu plus idiot ?.....	22
Texte 6 – Lettre d'engueulade.....	24
Texte 7 – N'oublie pas le héros en toi.....	24
Texte 8 – Fonds de tiroir 1.....	25
Texte 9 – Les trois conseils.....	26
Texte 10 – Le mythe de Sisyphe.....	27
Texte 11 – Le mythe de l'anneau de Gygès.....	28
Texte 12 – Egoïsme ?.....	28
Texte 13 – Ne pas tuer le temps : le laisser mourir.....	29
Texte 14 - La honte.....	29
Table des matières.....	30